

de la droite des Austro-Russes et les rejetèrent au delà du village d'Austerlitz, la gauche des ennemis, donnant dans le piège que Napoléon leur avait tendu, en paraissant garder les environs des étangs, se jeta sur le village de Telnitz, s'en empara et, passant le Goldbach, se préparait à occuper la route de Vienne. Mais l'ennemi avait mal auguré du génie de Napoléon en le supposant capable de commettre une faute aussi grande que celle de laisser sans défense une route qui assurerait sa retraite en cas de malheur, car notre droite était gardée par les divisions du maréchal Davout, cachées en arrière, dans le bourg de Gross-Raigern. De ce point, le maréchal Davout fondit sur les Austro-Russes, dès qu'il vit leurs masses embarrassées dans les défilés entre les étangs de Telnitz, Menitz et le ruisseau.

L'Empereur, que nous avons laissé sur le plateau de Pratzen, débarrassé de la droite et du centre ennemis qui fuyaient derrière Austerlitz ; l'Empereur, descendant alors des hauteurs de Pratzen avec les corps de Soult et toute sa garde, infanterie, cavalerie et artillerie, se précipite vers Telnitz, où il prend à dos les colonnes ennemies, que le maréchal Davout attaque de front. Dès ce moment, les nombreuses et lourdes masses austro-russes, entassées sur les chaussées étroites qui régnaient le long du ruisseau de Goldbach, se trouvant prises entre deux feux, tombèrent dans une confusion inexprimable ; les rangs se confondirent, et chacun chercha son salut dans la fuite. Les uns se précipitent pêle-mêle dans les marécages qui avoisinent les étangs, mais nos fantassins les y suivent ; d'autres espèrent échapper par le chemin qui sépare les deux étangs : notre cavalerie les charge et en fait une affreuse boucherie ; enfin, le plus grand nombre des ennemis, principalement les Russes, cherchent un passage sur la glace des étangs. Elle était fort épaisse, et déjà cinq ou six mille hommes, conservant un peu d'ordre, étaient parvenus au milieu du lac Satschan, lorsque Napoléon, faisant appeler l'artillerie de sa garde, ordonne de tirer à boulets sur la glace. Celle-ci se brisa sur une infinité de points, et un énorme craquement se fit entendre !... L'eau, pénétrant par les crevasses, surmonta bientôt les glaçons, et nous vîmes des milliers de Russes, ainsi que leurs nombreux chevaux, canons et chariots, s'enfoncer lentement dans le gouffre !... Spectacle horriblement majestueux que je n'oublierai jamais !... En un instant la surface de l'étang fut couverte de tout ce qui pouvait et savait nager ; hommes et chevaux se débattaient au milieu des glaçons et des eaux. Quelques-uns, en très petit nombre, parvinrent à se sauver à l'aide de perches et de cordes que nos soldats leur tendaient du rivage ; mais la plus grande partie fut noyée.

Général DE MARBOT.

M. PAUL DÉROULÈDE

Nous sommes heureux de donner aujourd'hui le portrait de l'un des hommes les plus sincèrement dévoués qui soient à la plus noble des idées, au culte de la Patrie.

On peut aimer ou ne pas aimer M. Paul Déroulède ; ceux dont le patriotisme est calme, trop calme, ont sujet de le trouver exalté ; personne n'a le droit de méconnaître sa haute loyauté et son pur désintéressement.

Comme tant d'autres, il n'a pas fait trafic de ses opinions, et n'a recherché les honneurs publics que lorsqu'il le croyait utile à la cause qu'il défend. Loin de s'enrichir, il s'est appauvri, et partout, en France comme à l'étran-

ger, énergique et résolu, il a été prêcher l'évangile de la Patrie.

Soldat pendant la guerre, il a combattu bravement ; ensuite il a composé des vers, prononcé des discours et toujours sa plume comme sa parole est restée pure, loyale, brillante, ainsi que son épée.

Déroulède n'est point de ceux que l'on discute, il faut s'incliner seulement devant un des plus beaux caractères de ce temps.



PAUL DÉROULÈDE

L'AUTEUR DE "MESSIRE DU GUESCLIN"

Lorsqu'aura lui le jour qu'il attend et demande depuis si longtemps, la France devra lui élever une statue à Strasbourg ; il l'aura bien méritée.

Messire de Guesclin, que M. Paul Déroulède vient de faire représenter à la Porte Saint-Martin, est une arme ; c'est un des moyens que choisit son auteur pour faire la guerre aux indifférents, aux oublieux du saint devoir. Les gens de théâtre lui reprochent d'avoir donné plus de part à la déclamation qu'à l'action, les curieux d'histoire estiment qu'il n'a pas laissé à Du Guesclin sa véritable figure. Peu importe. Ce qu'il voulait dire il l'a dit, et il est fort bon en ce temps de veulerie que s'élève parfois une voix fière dont les accents secouent une coupable torpeur.

M. Déroulède a célébré la France ; dans son héros, il a incarné les vertus qui font vibrer les cœurs sainement placés.

A ce titre, son œuvre est bonne, et tout bon Français doit l'en remercier et l'en féliciter.

L'ÉCUREUIL ET LA GUENON

FABLE

Un écureuil n'avait plus une dent.
Pour se nourrir, comment faisait-il ? Je l'ignore.
Pendant l'automne, en été, passe encore ;
En fruits mous et charnus le bois est abondant.
Mais l'hiver ?... Bref, il n'en était pas moins ardent
Pour amasser amandes et noisettes,
Qu'il déposait dans ses cachettes.
" Quel innocent vous êtes !
" Lui dit un jour une guenon ;
" Vous ne méritez pas, certes, votre renom
" D'intelligence et de finesse.
" Vous courez, vous trottez sans cesse,
" Pour préparer d'avance des repas
" Qui ne seront jamais les vôtres.
" Car tous ces fruits si durs, avec soin mis en tas,
" Pauvre édenté, vous n'en mangerez pas,
" Oui, je le sais, j'amasse pour les autres.
" Mais vous paraissez ignorer
" En quoi gît le bonheur suprême
" Que l'aisance peut procurer :
" Ce n'est pas à jouir soi-même
(Cela c'est peu de chose, presque rien),
" Mais c'est à faire du bien
" A ceux qu'on aime."

E. ROQUEFORT-VILLENEUVE.

LES AFFICHES ET LES ANNONCES

Les affiches sont aussi vieilles que les rues. A Athènes elles servaient à la publication des lois, on les écrivait sur des rouleaux de bois qui tournaient sur un pivot. A Rome elles servaient à des usages plus variés, en plus des lois et des décrets, elles faisaient aussi connaître aux citoyens : les livres à vendre, les ventes aux enchères, etc. Les libraires furent les premiers à faire usage des affichés ; lors de l'apparition d'un livre, ils en faisaient inscrire le titre sur la devanture de leur boutique ou sur la colonnes réservées aux affiches.

Au moyen-âge, presque personne ne sachant lire, le crieur public remplaça les affiches ; on le voyait, au son de la trompe, faisant connaître ces annonces dans les divers quartiers de la ville. François Ier fut le premier à décréter que ses ordonnances seraient écrites en grosses lettres sur parchemin, lequel parchemin serait attaché à un tableau.

Pendant les guerres de religion et pendant la Ligue, les affiches furent de véritables satires. Malgré les arrêts du parlement parisien, les puissances les plus élevées et les plus grands noms furent offerts à la risée publique.

Les affiches n'ont commencé d'être ce qu'elles sont que vers le XVIIe siècle.

Les annonces judiciaires et commerciales furent affichées ; ce sont les libraires connus à Rome qui mirent ce moyen à la mode.

Ici, comme en toutes choses, on commit des abus. En 1686, une ordonnance fut rendue qui défendait à toutes les personnes, autres que les libraires, de faire afficher les ouvrages nouveaux ; qu'elles en fussent les auteurs ou non.

Le nombre des affiches alla toujours augmentant. En 1722, la ville de Paris avait quarante afficheurs. Depuis, le nombre des affiches s'est encore développé, et les commerçants et les industriels ne se contentant plus du papier et de l'imprimerie ont encore employé la peinture et des murailles entières.

Les affiches de théâtre ont aussi une origine très ancienne. Les Grecs ne les connurent pas, mais les Romains en firent souvent usage. Ordinairement c'était le crieur qui convoquait le peuple aux jeux, mais les affiches ne tardèrent pas à paraître. Plante parle de caractères d'affiches longs d'une coudée. Au moyen-âge, les spectacles disparaissant, les affiches cessèrent. Quand parurent les *Mystères*, ce fut une telle solennité et une telle joie qu'il n'était pas nécessaire d'afficher ; tout le monde savait d'avance le lieu, l'heure et la composition du théâtre. Quand la population des villes augmenta, les crieurs vinrent et s'aiderent dans leurs annonces de parades semblables à celles que nous voyons dans les foires. Au XVIIe siècle les affiches devinrent si nombreuses que Boileau s'en plaignit, en 1667, dans les vers suivants :

" De là vient que Paris voit chez lui de tout temps
" Les auteurs, à grands flots, déborder tous les ans ;
" Et n'a point de portail où, jusques aux corniches,
" Tous les piliers ne soient enveloppés d'affiches."

L'annonce n'est pas aussi ancienne que l'affiche. Pour trouver son origine il ne faut remonter qu'à 1760 ; dans la *Gazette de Renaudat* on voit l'annonce d'un livre nouveau. Peu à peu ces annonces prennent de l'extension, on les réunit en bas du journal sans autre distinction que la rubrique : *livres, gravures, musique*, etc. Dans les premières années de la Révolution, elles deviennent plus nombreuses et on les réunit suivant leur nature. Mais le plus grand pas que l'annonce ait fait date de 1830 et surtout de 1840.

Paul Calmet.